

L'ÉCOLE DES AGENTS À PARIS

L'ILLUSTRATION - 31 DÉCEMBRE 1927

31 DÉCEMBRE 1927

L'ÉCOLE DES AGENTS A PARIS

Deux articles de notre collaborateur Baudry de Saunier, parus dans nos numéros des 26 novembre et 24 décembre, ont traité ici même ces questions d'actualité : les accidents d'automobiles, qui firent l'objet d'un récent débat à la Chambre des députés, et la réglementation de la circulation. Seule une circulation bien réglementée peut enrayer les accidents. Le nombre de ceux-ci augmente sans doute d'année en année, mais il s'accroît moins vite que le nombre des véhicules : ce rapport proportionnel importe seul. Une réglementation minutieuse — il n'est pas nécessaire, pour cela, qu'elle soit tyrannique — n'a pas pour unique objet de rendre les accidents plus rares : elle sert aussi à diminuer l'embouteillage. Les grandes cités modernes, dans tous les pays sans exception et même en Amérique, ont été surprises par le développement soudain de l'automobile. Leurs artères, surtout dans les quartiers centraux, qui sont ceux des affaires, n'étaient point faites pour un tel envahissement. Elles se sont efforcées d'y remédier par la police des rues. New-York a ses tours de signalisation, plus compliquées que des phares et qui régissent le flux circulatoire par le jeu de leurs lumières. Londres a son armée de policemen, géants rigides, les mieux obéis du monde. Berlin, qui échappe encore à la pléthore automobile, a nouvellement édifié des phares à éclipses à ses principaux carrefours. A Paris, enfin, capitale menacée entre toutes, l'adoption du sens unique et tout un ensemble d'autres mesures ont amené une amélioration évidente. Avant la guerre, il ne circulait à travers Paris que 50.000 autos. On en comptait environ 80.000 en 1921. Il y en a 200.000 aujourd'hui, plus 20.000 taxis en perpétuel vagabondage. Alignées les unes derrière les autres, ces voitures couvriraient un ruban de 660 kilomètres, la distance de Paris à Montauban. Et l'augmentation est de 30.000 véhicules par an ! L'élargissement des voies, rêvé jadis par le baron Haussmann, est un procédé trop coûteux pour être pratiquement envisagé, du moins sur une grande échelle. On en est réduit aux palliatifs, mais le moment est déjà venu où, à certaines heures et dans certains quartiers, on va plus vite à pied qu'en voiture : tel est le paradoxe du progrès ! Une circulation bien organisée nécessite une triple collaboration : des conducteurs, des piétons et des agents. Ces derniers sont chargés de faire appliquer le règlement par les conducteurs et par les piétons. C'est une tâche délicate, qui exige du discernement dans le choix du personnel et une éducation spéciale. C'est ce que nous fait connaître l'article qu'on va lire.

A 5 heures du soir, l'angle de la rue Montmartre et des grands boulevards est un enfer où le piéton aurait tort de s'aventurer sans crainte. En chapelets multicolores et vrombissants, limousines, autobus et taxis roulent sans arrêt, dans l'un ou l'autre sens, tandis que, de temps en temps, résonne l'aigre son-



Le jeune agent est immatriculé.

nerie et s'allume le disque rouge qui interdisent le passage pendant un court instant.

Les gardiens de la paix, ordonnateurs de ce double torrent circulatoire, sont répartis aux points névralgiques du carrefour. L'un d'eux se tient sur le refuge, compte placidement les minutes, actionne les signaux et, d'un regard vigilant, embrasse l'horizon de son secteur tumultueux.

Qu'un accident se produise, qu'une rixe éclate, que l'incendie s'allume ou qu'un passant tombe évanoui, un agent intervient aussitôt pour verbaliser, échanger des adresses, appeler sans retard l'ambulance ou les pompiers.

On aime, parfois, à railler ces humbles serviteurs que l'argot décore de surnoms imagés. Ne croyez point qu'ils se formalisent de ces qualificatifs : il leur arrive même de les employer entre eux. Mais ce qui les

31 DÉCEMBRE 1927

L'ILLUSTRATION

N° 4426 - 751



Le cours de circulation par le chef de l'école.

navre, c'est l'antipathie irraisonnée qui les entoure si souvent. Le peuple est injuste ; il s'attaque à ce qu'il voit et ne réfléchit pas plus avant. Dans les grandes manifestations où les services d'ordre sont parfois dénués de douceur, la foule s'en prend à l'agent en uniforme, et non point au chef qui commande.

Non ! l'agent n'est pas ce qu'un vain peuple pense. Il ne suffit pas d'être vêtu de bleu et armé d'un bâton pour affronter le pavé au nom de la loi. Nous allons voir comment on acquiert le droit de surveiller ses contemporains ; mais regardons auparavant d'où viennent ceux qui ont la tâche infiniment délicate d'assurer l'ordre dans la rue.

Pour assurer la sécurité de Paris et de sa banlieue, la préfecture de police emploie actuellement 1.500 gradés et environ 11.500 gardiens de la paix. C'est une véritable armée dont le recrutement, un instant compromis à la fin de la guerre, est aujourd'hui largement assuré.

Nous avons connu, avant 1914, le sergent de ville au ventre majestueux, dont le visage rubicond s'ornait de superbes moustaches. Ce type de la rue n'est plus, et ceci prouve que la mode se glisse partout.

L'agent d'après guerre est rarement obèse, moins corpulent que ses aînés, plus nerveux, strictement rasé. Il fait jeune, comme tout le monde. On n'exige plus des candidats, comme autrefois, une taille de cinq pieds six pouces, le tour de poitrine de Paul Pons et des biceps de lutteur.

Au reste, à cette époque déjà lointaine, le recrutement était fort capricieux. Beaucoup de gardiens étaient Alsaciens-Lorrains ou Auvergnats. Et quand un grand préfet de province était nommé à la direction de la police parisienne, tous les gars solides de son ancien département accouraient, pendant de longues années, pour se faire sergents de ville. On peut citer, entre autres exemples, celui de MM. Lépine, Laurent et Lozé, qui entraînaient beaucoup de Berrichons et de gens du Nord.

Aujourd'hui, les gardiens se recrutent dans toute la France. Des muscles solides, une parfaite santé morale, le goût d'un fonctionnarisme actif et suffisamment rétribué, la perspective d'une retraite entraînent bon nombre de jeunes gens vers cette carrière, et cela se conçoit. Un agent parisien gagne autant qu'un professeur de province. Le muscle est roi.



Une classe : à droite, le brigadier répétiteur.

L'aspirant gardien de la paix est revenu du régiment. Il a rédigé sa demande d'admission, fourni son casier judiciaire, passé un examen, et le voici, arrivant frais émoulu, dans la cour de la Cité.

La vieille caserne, qui abrite les services de la préfecture de police, donne également asile à l'école des agents placée sous la haute direction de MM. Chiappe, préfet de police, Guichard, directeur de la police municipale, et Peyrot des Gachons, commissaire divisionnaire à la circulation.

La classe, plus vaste que luxueuse, est installée sous les toits, et ses fenêtres regardent Notre-Dame. Imaginez une salle d'école pour enfants de vingt à trente ans, — tables et bancs peints en noir, une chaire, un tableau, un appareil de projection.

Nous avons laissé le jeune « bleu » errant à travers la cour ouverte au public. Il tient en main sa convocation et voudrait bien trouver le concierge, mais il ignore que celui-ci se trouve boulevard du Palais ; alors il se promène et prend l'air de la maison.

Il n'attendra pas longtemps ; les anciens qui montent la garde lui indiqueront bientôt, avec un sourire paternel et moqueur, le chemin de l'école. Il s'y précipite, arrive rouge et confus au seuil de la classe où ses futurs collègues, en grand uniforme, écoutent leur professeur qui les initie aux mystères redoutés de l'embouteillage.

L'arrivant examine à loisir le tableau noir, sillonné des réseaux de craie ; il se tient coi et n'y comprend rien. Il n'est pas encore dans l'atmosphère. Mais, quelques jours plus tard, après avoir subi un court interrogatoire, rédigé une dictée que M. Vermot-Desroches scrutera d'un binocle impartial et sévère, il est admis à entrer dans la phalange.

La chrysalide civile va se muer en gardien-papillon. Le nouveau est conduit par l'inspecteur principal au magasin d'habillement.

Là, dans la pénombre douce d'un local qui fleurit le cuir et l'étoffe, s'emprennent les habilleuses de la préfecture de police. Ces habilleuses sont d'ailleurs d'anciens gardiens, vêtus de longues blouses noires, qui

excellent à découvrir, dans une pile d'uniformes, celui qui fut taillé pour vous.

Le nouveau enfle le pantalon au passepoil rouge, la vareuse aux boutons d'argent, et l'inspecteur constate que tout va bien. On lui pose sur la tête un superbe képi polo. Le voici devenu soldat. Il reste à matriculer les effets, à « toucher » le ceinturon, l'étui à revolver et le fatidique bâton blanc. Et, bien raide encore sous l'uniforme neuf, le jeune gardien va retrouver ses collègues.

Pendant trois ou quatre mois, selon ses aptitudes, il suivra les cours techniques donnés le plus souvent par l'inspecteur principal Vermot-Desroches, qui est la cheville ouvrière de cette organisation.

L'effectif de l'école, qui est en moyenne de trois cents élèves, est réparti en quatre sections :

- 1° Cours techniques ;
- 2° et 3° Services de voie publique ;
- 4° Education physique. Tir.

Un roulement très simple fait passer chacun des candidats dans ces différents groupes où, tour à tour, ils apprennent la technique et la pratique de leur nouveau métier, sans négliger, bien entendu, les exercices de défense physique qui les rendront aptes à courir sus aux malfaiteurs, à les maîtriser et même à se défendre, l'arme au poing, quand leur vie est en danger, ce qui n'est pas rare.

Outre les cours donnés dans les locaux trop exigus de la Cité, une école annexe est installée boulevard Morland, dans un baraquement. L'éducation physique est donnée par des gradés brevetés de l'école de Joinville, soit au gymnase Japy, soit au terrain de jeux de Gentilly. Enfin, les séances de tir au pistolet ont lieu au stand de la Cité.

La tâche des instructeurs est d'apprendre comment on intervient dans toutes les opérations de service.

L'école est de fondation récente. Avant la guerre, les gardiens étaient uniquement formés par l'expérience et l'exemple des anciens. Mais l'accroissement du nombre des automobiles, entre autres conséquences, aura eu celle de faire naître, en 1919, l'école de la



L'essayage sous l'œil du chef.



Leçon de contravention : le chauffeur fautif, un témoin.

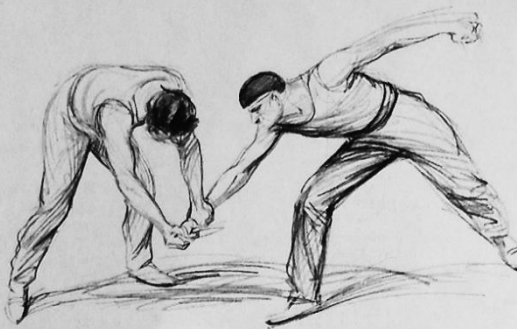
Croquis d'ANDRÉ GALLAND.

752 - N° 4426

L'ILLUSTRATION



Jiu-jitsu.



La parade du coup de couteau.



Le « vas-y ».

circulation. On y apprend l'ensemble des règlements concernant la circulation des voitures à Paris, on y gagne le coup d'œil infailible grâce auquel se découvre immédiatement la cause première d'un embouteillage. Enfin, depuis quelques mois, le gardien de la circulation doit discipliner, non seulement les chauffeurs, mais aussi les piétons. Faut-il ajouter que ces derniers sont particulièrement indociles ? Et cependant,

faut de recommandations. Il est, à partir de ce moment, au service de la société et doit se tenir prêt à intervenir en toutes circonstances.

De nombreux exemples prouvent qu'en général le débutant est animé d'un beau zèle qui supplée à son ignorance du règlement.

Dernièrement, un agent promu le jour même plongeait au pont de la Tournelle et sauvait un désespéré

il secoue sans tendresse le malandrin pris sur le fait, regardez avec quelle sollicitude il protège, à travers nos rues encombrées, la traversée des vieillards, des mamans et des midinettes.

Il est très délicat d'être un parfait gardien de la paix. L'uniforme ne suffit pas à donner une autorité absolue. Il faut, à la lettre, être pénétré de l'importance de la fonction.

Cette réflexion d'un vieux sergent de ville à un cadet timide éclaire assez bien l'état d'esprit de l'agent dans la rue :

— Comment fais-tu, disait le jeune homme ; tu en imposes à tout le monde.

Et l'ainé de répondre avec une superbe gravité et un intraduisible accent :

— Il y a « l'attitude ».

Quelques-uns des agents de la circulation sont connus de tous les Parisiens. Ils sont toujours au même carrefour et, suivant leur « attitude », on les traite de « vieilles rosses » ou de « pépères ».

Le plus populaire des bons vieux est sans contredit le papa Leclercq, qui fait « rouler le toboggan » à la porte Saint-Denis. En un temps où ses collègues sont sévèrement rasés, ses formidables moustaches rousses et sa perpétuelle gaieté font la joie des passants.

« T'es trop poilu pour être méchant », lui cria un jour un chauffeur en contravention. Il se contenta de sourire en le menaçant du doigt.

Non, vraiment, le métier de gardien de la paix n'est pas une sinécure. Tous les ans, six cents d'entre eux en moyenne sont blessés en service. Leur chef, M. Peyrot des Gachons, se plaît à leur répéter ceci : « Vous avez choisi une carrière où il faut avoir, outre les qualités de tous les autres métiers, la passion de servir et la vertu du dévouement. »

Nous n'entendons point magnifier exagérément les qualités de ces indispensables serviteurs de la cité, mais il faut néanmoins reconnaître que leur tâche, ingrate entre toutes, exige un solide et bon caractère.

Et, pour enfermer en une courte formule ce que l'on exige de ces gens simples et forts, répétons, avec un de leurs chefs, cette maxime qui fait foi : « Pour faire un bon agent de la circulation, il faut être athlète, philosophe et diplomate. »

Trois qualités qui ne courent pas les rues.

RENÉ MAZEDIER.



Une répétition de « refoulage » de la foule.

les mesures prises pour les protéger sont utiles. Les statistiques le prouvent. Depuis que le passage des piétons aux Champs-Élysées est réglementé, on enregistre dix fois moins d'accidents qu'autrefois.

Le bleu est maintenant dénié : il connaît son nouveau métier. Désormais, d'autres devoirs l'appellent. Il sort seul, en uniforme, pour la première fois. A-t-il le trac ? Cette question pourrait faire le sujet d'une enquête.

En effet, avant de le laisser partir, son chef l'a

qui voulait noyer son chagrin dans la Seine. Un autre, sortant seul pour la première fois, poursuit et arrête à Montmartre trois cambrieurs qu'il tient en respect en les menaçant de son étui à revolver complètement vide.

Peu à peu, c'est l'accoutumance qui forme le gardien. Issu des faubourgs de Paris ou de la province la plus éloignée, il prend conscience de sa fonction. Suivant l'ordre de ses chefs, il est énergique sans impolitesse et ferme sans brutalité. Et si, le cas échéant,



L'exercice du bâton blanc.



L'exercice du revolver en présence du brigadier armurier.

Croquis d'ANDRÉ GALLAND.